dont ellé était l'unique soutien, est mort à la même époque que madame Fauconnier... C'est une fille fort estimable que mademoiselle Christine, une douceur d'ange et une adresse de fée...'

Elle continua pendant quelque temps, et madame Fauconnier et Christine eurent l'honneur de défrayer la conversation. J'étais heureuse de ce dénouement, et je pensais qu'un jour viendrait où moi aussi, peut-être, j'irais goûter le repos, la solitude, et dans quelque site choisi, abriter, près de l'église, les dernières années de ma vie. Bonne Christine, ouvrière courageuse, elle a accompli sa tâche, elle a bien mérité ce repos et cette liberté, dans le pays de ses pères, et non loin des tours qui furent leur berceau... Et je gage que dans son étroite fortune, elle trouvera encore moyen de faire du bien. Je salue en idée

Ses petits pénates d'argile,
Compagnons de sa pauvreté...

et je voudrais m'y voir...

Paris, décembre 18...

Je viens d'éprouver une grande joie du cœur que je dois à ma chère Léonide. Elle m'a parlé avec confiance de sa position et des soucis que lui donne l'avenir de ses fils, et avec une amitié de sœur, elle a accepté ce que je lui ai offert. Je ferai les frais de l'éducation d'un de ses fils, de Paul, qui ressemble tant à notre père. Quel bonheur! quand je puis rendre à ma sœur un de ces services qui lient entre elles les âmes, il me semble que je vois mon père et ma mère me sourire, et que je retrouve sur leurs visages chéris cette expression de plaisir qui les animait lorsqu'ils me disaient autrefois: "Julie, c'est bien!" Alors, le lien se renoue, et je sens que nous ne sommes pas séparés pour toujours. Je vais écrire une bonne lettre à Léonide, pour la remercier d'avoir accepté, car elle m'a fait tant de joie que je suis mille fois son obligée.

Paris, aviiil 18 (1)...

J'avais remarqué depuis longtemps l'altération que les années ont fait subir au caractère de madame Clément, autre-

(1) Trois ans d'intervalle sans événements.

fois vive mais ronde, rude mais gaie, faisant succéder les caresses aux coups de boutoir; elle est devenue, avec l'âge et les infirmités, quinteuse, difficile et surtout méfiante. Madame de la Perne est celle qui souffre le plus de cette humeur, quoique, à coup sûr, elle ne mérite pas d'être traitée avec si peu d'égards; mais son mari lui-même reçoit les écla-boussures du *spleen* de la tante. Elle blâme surtout sa manière de comprendre les affaires, ne voulant les entendre que comme on les faisait du temps de *feu M. Clément*, et ces rapprochements donnent lieu trop souvent à des reproches pleins d'acrimonie, où se révèle tout ce que la chagriue vieillesse a de soupçons et de blâme contre la génération présente. M. de la Perne riposte plus vertement que nous le voudrions; trop fréquemment on se quitte refroidis jusqu'au jour où l'on devait se quitter brouillés; or, je crains que ce jour ne soit venu.

Hier il était question de je ne sais quel chemin de fer dont M. de la Perne avait pris un grand nombre d'actions, madame Clément l'attaqua à ce sujet, en appuyant ses paroles vives de raisons qui ne me semblaient pas trop solides; la discussion suivait son cours ordinaire, c'est-à-dire qu'elle s'échauffait, sans qu'aucune des parties fût convaincue par son adversaire. Madame de la Perne avait essayé d'intervenir avec sa bonne grâce accoutumée, et n'avait reçu pour réponse qu'un: Est-ce que vous entendez quelque chose à cela, ma nièce? Allez donc à vos chiffons! Le mari couvrit la retraite de sa femme par une réplique vive qui en attira une autre plus acerbe; enfin, madame Clément se leva tout en colère, et dit d'un ton bref:—Arrangez-vous comme il vous plaira, mon neveu, mais tenez-vous pour dit que mon argent ne prendra pas mors aux dents sur vos chemins de fer, je ne le livrerai pas aux intrigants, et sur ce, bonsoir; il fera chaud quand nous nous reverrons.

Elle partit vivement, Berthe et sa mère voulurent eourir après elle. M. de la Perne les a retenues en disant: C'est trop de despotisme, suis-je donc aux li-sières?

La tante Clément n'est pas revenue et nous sommes sans nouvelles.